

HOUDI

Après la station Saad Zaghloul, baptisée en l'honneur d'un héros à tarbouche et moustache de l'indépendance égyptienne – à côté de l'entrée du métro se trouvent la belle maison patricienne où il habita avec son épouse Safiya, le mausolée d'inspiration pharaonique qu'on érigea pour abriter sa dépouille après sa mort en 1927, et surtout un marché toujours engorgé d'une foule grouillante car y affluent non seulement tous les habitants du quartier mais aussi, vers trois heures de l'après-midi, tâche du jour accomplie, une nuée de fonctionnaires et d'employés échappés des différents bureaux des alentours -, après cette station souterraine, donc, aux quais souvent encombrés de ces fonctionnaires nonchalants à l'aller et pressés au retour, le métro vers le terminus d'Hélouân à vingt kilomètres au sud du Caire sème en sortant du tunnel tous les djinns qui lui couraient après dans les ténèbres, le soleil s'engouffre brutalement dans les wagons et c'est alors que j'ai vu le sweat rouge.

Ce soudain soleil illumine l'intérieur des voitures, elles deviennent un théâtre ambulante, une scène où, indifférents au paysage défilant aux fenêtres – un paysage que l'étranger trouve affligeant, avec ses rues pouilleuses et perpétuellement embouteillées, ses immeubles crasseux décorés de paraboles rouillées, d'enseignes criardes, de linge multicolore mais exténué se laissant tourmenter par le vent –, les passagers offrent généreusement chacun l'intensité de leur présence avec un tel naturel qu'aucun ne ressemble à un autre – à l'inverse du métro de Paris où tous les voyageurs, figés dans une même air consterné à l'unisson d'une désolation pesant sur leurs épaules, miment uniformément l'indifférence à leur voisin – et je me mets à les observer chacun leur tour, je m'agace à les détester parfois, je m'amuse à découvrir sur eux quelque chose d'étonnant, une coiffure artistiquement gelée par exemple, je me délecte à les contempler pour un détail comme un sourire qui ne m'est pas adressé mais par chance glisserait vers moi.

Quelque chose d'étonnant, ce jour où j'allais à Dar el-Salam, cinquième station après Saad Zaghloul, comme ce sweat rouge qui faisait au soleil une tache vive dans l'amas des voyageurs aux couleurs froides – gris, vert sombre, bleu nuit des employés et des mères honorables – mais en même temps qu'il attirait mon regard me dissimulait le visage de celui qui le portait, capuche rabattue sur sa tête penchée vers ses genoux et calée sur ses avant-bras, comme s'il se dissimulait ou s'isolait du monde, craignait la lumière du jour, évitait le spectacle du wagon animé comme toujours par le vendeur de biscuits qui en jette d'office sur chaque voyageur assis lors d'un premier passage puis, au retour, les reprend des mains de ceux qui n'en veulent pas, et par l'aveugle qui demande l'aumône au nom du Prophète tout comme, juste après, l'infirmes au sexe indéterminé que des jambes atrophiées exhibées pour émouvoir oblige à ramper, tant bien que mal, entre les pieds des généreux, des impatients, des trop pauvres pour donner.

Un instant plus tard, la rame s'est arrêtée le long du quai de Sayyeda Zeinab, nom de la petite-fille du Prophète, de la mosquée proche où elle est inhumée, du quartier qui l'entoure, du célèbre mouled durant lequel on la fête et quand un grand mouvement de flux et de reflux s'est produit aux portes, le sweat rouge n'a pas bougé, n'a pas relevé la tête et c'est alors que je l'ai baptisé Hoodie – comme chez les Anglo-saxons les sweats à capuche – et mieux encore Houdi qui est un prénom arabe, sans même la certitude qu'il n'était pas un étranger s'apprêtant à descendre à Maadi, le quartier chic des expatriés, mais je le devinais à des détails, l'usure des baskets, la traînée délavée sur le devant du jean slim à la mode égyptienne et surtout la couleur de la peau, cuivrée, la seule peau visible, celle des mains qui servaient de socle à sa tête, celle d'un peu de joues et de menton glabres, celle d'un adolescent triste et seul au monde comme jamais on n'en voit dans ce pays, où même la misère se partage dans un joyeux consentement à la vie que Dieu vous accorde.

Avant El Malek el Saleh, souvenir je crois d'un sultan ayyoubide, assis enfin juste devant Houdi là où le wagon ne comprend que deux banquettes longitudinales qui se font face, je l'ai vu s'agiter, se redresser un peu, assez pour découvrir ce qu'il laissait voir de son visage à moitié dissimulé par la capuche mais aussi de grandes lunettes noires, une finesse qui m'a fait penser – mais je suis si prompt à penser de telles choses – aux délicats profils du vizir Ramosé dans sa tombe de Gournah, peut-être, ou tout au moins à des traits si antiquement égyptiens que je me suis dit qu'il devait être Copte, Houdi, descendant sans mélange d'un prince du Nouvel Empire, pourquoi pas, tout semblait possible derrière son masque et voilà que juste devant moi, passant deux doigts sous les verres de ses lunettes noires, il m'infligeait sans le vouloir le spectacle d'un enfant pleurant en silence, sans le moindre sanglot, car après avoir tenté d'empêcher de couler des larmes naissantes, ses doigts ont laissé des traces mouillées sur ses joues.

Soudain il s'est levé, s'est dirigé vers la porte, a attendu qu'elle s'ouvre à El Malek el Saleh pour sortir, et quand la rame est repartie je l'ai vu encore marchant sur le quai d'un pas lent, qui m'a semblé même difficile alors que je le suivais des yeux le plus longtemps possible, regrettant de ne pas être descendu aussi, mais pour quoi faire, ai-je pensé, lui venir en aide mais comment, le consoler de cette mystérieuse et envahissante tristesse mais de quelle manière et de toute façon, trop tard, je n'avais pas eu cet élan et je me retrouvais pesant comme un plomb sur mon banc, en face d'un homme qui s'était précipité à la place du malheureux Houdi, un homme en barbe pieuse qui a sorti de sa poche un téléphone faisant aussi Coran une fois pressées deux ou trois touches et s'est mis à psalmodier à voix basse, mais bien distincte, les versets qu'il faisait défiler sur l'écran, apparemment sans se préoccuper des autres voyageurs mais en réalité soucieux d'exhiber sa piété d'une façon si ridicule que je l'ai baptisé Mister Bean, lui.

Afin de retrouver Houdi, dans l'espoir seulement de le voir consolé tant me pesait le souvenir de ses larmes, j'ai repris le métro chaque jour à Saad Zaghloul quand les djinns renoncent, mais pas moi, à la même heure, dans le même wagon, descendant à El Malek el Saleh et là sur le quai m'asseyant sur un banc comme si le sweat rouge pouvait bien surgir d'une autre rame, passer devant moi sans capuche, ni lunettes, ni pleurs, et me libérer de cet irraisonnable poids porté finalement jusqu'au troisième jour où je l'ai revu dans la même voiture, enfin, toujours dissimulé sous sa capuche et ses lunettes noires que j'aurais pensé être un déguisement de criminel recherché par la police si je ne l'avais pas vu pleurer la première fois comme un enfant malheureux, et cette deuxième fois tout aussi triste, les jambes allongées car le wagon était quasi vide, les mains dans les poches de son sweat, les yeux baissés fixant ses baskets mais les relevant tout à coup sur moi avant de me demander sur un ton acerbe pourquoi je le regardais comme ça et ce que je voulais de lui.



Nous nous sommes rencontrés ainsi, Houdi et moi, juste avant Sayyeda Zeinab, lui jouant à l'excédé mais en réalité curieux de savoir pourquoi cet étranger en face de lui l'observait avec tant d'insistance, se disant probablement qu'il avait des intentions suspectes, moi très heureux de m'engager dans la fissure qui s'ouvrait au coin du masque, improvisant un mensonge, que j'étais intrigué par son allure de star soucieuse de son incognito, me demandais s'il n'était pas un chanteur ou un acteur, Houdi rétorquant que je devais bien savoir qu'une star ne prenait jamais le métro et que s'il protégeait quelque chose c'était seulement sa peau du soleil, voulant savoir de quel pays je venais, et pourquoi je parlais arabe, quel métier j'exerçais, les questions habituelles de la curiosité égyptienne alors que lui demeurait avare de confidences, il venait d'arrêter ses études, voilà tout, avant de tirer un peu plus sa capuche, de baisser la tête et de me quitter déjà, de retourner au silence et à l'ombre de sa triste solitude.

Triste dans ses ténèbres, ombrageux, distant, Houdi m'aurait encore échappé si, alors qu'il se levait pour sortir comme la dernière fois à El Malek el Saleh, je n'avais pas remarqué sa faiblesse, l'effort qu'il faisait pour se redresser et son vacillement jusqu'à la porte, quasi titubant comme un vieillard mal assuré, accroché aux poignées suspendues pour ne pas tomber au point qu'il m'a semblé naturel de le suivre, de l'accompagner sur son chemin à petits pas qu'on aurait dit le dernier, le quai de la station déjà distancé par les autres voyageurs, l'escalier de la sortie, percevant juste derrière lui le halètement de son souffle court, puis son arrêt dans la salle des billets, un instant, sans autre raison apparente que de reprendre des forces avant la rue ensoleillée où il m'a entraîné vers la corniche du Nil qu'il s'est mis à remonter vers le nord, jusqu'au pied du vieil aqueduc qui autrefois ravitaillait en eau douce la Citadelle et là, à l'ombre du monument, il s'est retourné puis m'a demandé ce que je lui voulais encore.

Avant d'écouter ma réponse, Houdi a dû s'asseoir sur le capot d'une voiture garée, les cinq cent mètres de marche l'avaient épuisé davantage, je me suis assis à ses côtés et lui ai avoué que je ne l'avais pas quitté depuis trois jours, dans mes pensées, depuis que je l'avais vu essuyer des larmes, que j'avais tout fait pour le retrouver et pour la première fois je l'ai vu sourire, une lumière enfin dans l'ombre de sa capuche, une voix plus douce pour m'inviter à le suivre encore un peu, il était presque arrivé, je comprendrais, il préférerait ne rien dire avant puis nous avons traversé le carrefour, longé la corniche seulement quelques mètres toujours vers le nord jusqu'au pied d'un grand immeuble qu'une enseigne désignait comme l'Institut National du Cancer et Houdi s'est arrêté devant la porte, face à moi a retiré sa capuche et ses lunettes, le prince antique n'avait pas un cheveu, ni sourcil, ni cil, ses paupières étaient translucides, il m'a dit qu'il allait entrer là, que maintenant je devais le laisser, son sourire embarrassé semblait ajouter pardonne-moi si je vais mourir.